

Shang Qin (Shang Ch'in)

Shang Qin est né en 1930 dans la province du Sichuan. Enrôlé de force à quinze ans dans une armée locale, il a parcouru une partie de la Chine méridionale, fuyant et repris tour à tour. Emporté dans la débâcle jusqu'à Taiwan, il a quitté l'armée pour exercer divers métiers. Cette existence mouvante, ce désir d'«échapper» s'expriment dans ses nombreux pseudonymes et dans son écriture. Une image s'impose à lui et devient tout un poème, avec des enchaînements insolites, une syntaxe et des mots glissant vers l'irrationnel.

On le dit le poète chinois le plus marqué par le surréalisme ; mais il s'agit plutôt, selon lui, d'un courant qui l'a séduit superficiellement parce qu'il y trouvait confirmée sa propre fascination du rêve et de l'imaginaire. On le dit aussi auteur de poèmes en prose ; il fait observer que la distinction n'a plus grand sens en poésie moderne. Sous l'humour de Shang Qin perce l'angoisse devant le poids de la réalité, surtout celui du temps, « assassin de l'univers », et devant les manipulations dont nous sommes les victimes involontaires. Mais il craint d'être trop explicite, ainsi, à propos du poème « Colombes », il regrette la phrase sur les « mains assassines » qui s'est irrésistiblement imposée.

Shang Qin a publié deux recueils, celui qui l'a consacré, *Rêve ou aube*, en 1969 et, en 1988, *Pensé avec les pieds*, illustré par lui. Ses premiers poèmes les plus connus ont été traduits dans *Poésie 5* (1978) ; un choix de ces poèmes et de plus récents a paru sous le titre *L'oiseau triste* (Le Nictalope, 1992).

COLOMBES

Soudain, je serre mon poing droit, l'abats brutalement sur ma paume gauche, « Bang ! », vastes étendues dévastées ! Et pourtant dans le ciel à la mine malade passe un vol de colombes : seules ou par couples ?

De ma main gauche, j'enserme fermement mon poing droit qui peu à peu se détend, mes doigts se déplient lentement dans ma paume, mais ils se tordent inlassablement sans pouvoir s'étendre. Ô main innocente qui as tant travaillé et veux encore travailler, qui as assassiné et finiras par être assassinée, comme tu ressembles, maintenant, à un moineau blessé. Et dans le ciel pris de vertige passe un vol de colombes : seules ou par couples ?

A présent, de ma main gauche, je caresse doucement ma main droite qui tremble : mais ma main gauche tremble elle aussi et semble plaindre plus encore sa compagne blessée. Ô, un oiseau au cœur en peine ! Alors, de ma main droite je caresse à son tour, doucement, ma main gauche... Ce qui plane dans le ciel est peut-être un vautour.

AMIBE MA SŒUR

L'enfant qui me tire par un pan de ma chemise vert vif pleure et bat sa petite sœur l'amibe qui descend l'escalier à reculons ; je refuse, non sans bredouiller, son invitation. Franchement, c'est une bête qui hurle à la lune et c'est son cou qui dit : Pourquoi ne pas monter chez moi ? Tu vois alors l'échelle, étroite et haute, as-tu un gîte et quelques étoiles en cette ville ?

Je m'étonne, peut-on avoir une petite sœur pareille, « propre et sale en même temps » ? On dirait une patte, de raton laveur, j'imagine que la paume ressemble à la griffe d'un pangolin. Un être humain a une sœur amibe qui ressemble à un raton laveur et à un pangolin et moi, dans les rues nocturnes, j'ai des ombres par dizaines.

L'ÉRABLE

Un petit enfant me montre du doigt un arbre au bord de la route et me demande : « C'est quel arbre, là ? »

Nous sommes en mars. Je dis : « Un arbre. »

Les branches et le tronc de l'arbre sont gris d'argent, ses pousses vert tendre ressemblent aux petites mains de l'enfant.

Mais il n'est pas satisfait de ma réponse, il se fâche et crie, la tête penchée de côté : « Un arbre ! Quel arbre ? »

Nous sommes en mars, comment pourrais-je le lui dire ? Je réponds : « Ami, tu es encore petit... au fait, quel âge as-tu ? »

« Six ans et demi. »

« Bien », dis-je en tapotant la petite tête aux longs cheveux fins, « dans six mois, quand tu auras sept ans, je te le dirai. »

Six mois passent, aussi vite que la traversée d'un lac minuscule, et les érables se couvrent de feuilles rouges en forme de pattes palmées qui dansent dans le vent. Mais les criquets et les grillons m'ont volé l'amitié de l'enfant, il ne revient pas me demander quel est cet arbre.

Un jour vers le soir, je ramasse une feuille tombée au pied de l'arbre et dis à un vieillard qui passe juste à côté de moi : « C'est une feuille d'érable. »

Le vieillard me jette un regard mauvais de ses yeux de steppe automnale et me répond : « Je sais ! » Puis, avec un soupir excédé, il s'éloigne à la suite du troupeau de feuilles emportées par le vent d'ouest.

UNE RUE UN JOUR

En souvenir d'une vieille demeure

Passé le crépuscule
Une charpente d'acier oblique parmi les gravats
Se déploie se ramasse
Folle calligraphie en fil de fer
Fondue dans la nuit d'encre pâle
Une étrange main
Tapie dans le salon
Étend son unique paume
Jusque dans la cuisine
(Ce devrait être l'heure de préparer le repas)
Son coude ruisselant d'huile de moteur
Un os d'acier inoxydable
Plus blanc encore que le ciel
Au coin du mur
Un pot à pharmacie fêlé
Encore plein
De la toux de l'ancien propriétaire

1979

DÉSERT

Jambe poussée sur une jambe
Le cactus
S'épanouit
Du sourire le plus radieux
De la vie
Au soleil ardent
Qui le tourmente tout le jour

1982

JARDIN ABANDONNÉ

Bras poussé sur un bras
La fleur du figuier udambara*
Sans désir d'arrêter les nuages de demain
Dans la nuit sous la brise se dévoile
Sexe poussé sur un bras
S'ouvre lentement
A la vitesse tangible du temps

Un parfum métaphysique
Sorti de ses lèvres pétales couleur de pêche
Enivre les pierres et les tuiles brisées

Brève allégresse poussée sur un bras poussé sur un bras
La fleur de figuier
Avant de se flétrir
Recrache
La lumière des étoiles qu'elle avait aspirée
Éclaire un jardin dévasté

1982

LA FLEUR DE KAPOKIER

(Pour un défunt)

Les azalées se sont déjà fanées, sans un murmure ; haute cloche hérissée d'épines, le kapokier fleurit dans la nuit noire. On dit que le vent souffle ? On n'a pas vu l'herbe bouger, pourtant d'une branche dardée oblique contre le ciel se détache une fleur qui ne vole pas, traînant un poids trop lourd, et s'abat sur le sol avec un bruit sec qui pourrait faire souffrir ceux qui l'entendent. Peut-être quelqu'un est-il tombé d'un toit.

1985

* Symbole bouddhique de l'éphémère à cause de la brièveté de sa floraison.

LA FLAMME

*Un doute de Mashan**

Chaque fois que passe le vent d'ouest, chaque fois qu'il fait nuit noire, chaque fois que j'ai le nez bouché, chaque fois que je marche seul, même si la cadence de mes pas est toujours aussi martiale, pourquoi mon ombre a-t-elle de si brusques éclipses ?

Alors je repense à cette année, après avoir brisé tout un faisceau de palanches, ils avaient jeté leurs armes, superflues, et les avaient remplacées par une carafe d'eau froide qu'ils déversaient dans mon nez, dans ma bouche, jusqu'à ce que je cesse de vociférer.

Auraient-ils déjà su, en ce temps, que je suis né flamme, que je suis une lampe échappée d'un vieux temple bouddhique ?

1987

PITTSBURGH

Les voitures filent dans la brume comme des poissons en fuite
Pittsburgh va peut-être s'évanouir
Je vois cette ville
Dans un ballon de baudruche qui s'envole
C'est la fillette d'un Noir qui l'a lâché

Cette ville en fait n'existe pas elle n'est qu'une forêt
Cette forêt en fait n'existe pas elle n'est qu'un arbre
Cet arbre en fait n'existe pas il n'est qu'une touffe de feuilles
Ces feuilles en fait n'existent pas elles ne sont qu'une bande d'oiseaux
Ces oiseaux en fait n'existent pas ils ne sont qu'une plainte
Les oiseaux chantent, le Noir ne dit mot
La température baisse
Je regarde au loin il n'est que neuf heures du matin
Et je crois voir déjà le coucher du soleil la tombée du jour

* Personnage légendaire qui ne put jamais être décapité, comparé à une flamme inextinguible.

PENSÉ PAR LES PIEDS

Si nous ne trouvons pas
nos pieds
dans le ciel
nous marchons avec
la tête
l'arc-en-ciel
est un pont immatériel
les nuages
une route évanescence
dans le ciel
si nous ne trouvons pas
nos pieds
nous marchons avec
la tête

Sur la terre
si nous ne trouvons pas
notre tête
nous pensons avec
les pieds
les ordures
sont un sujet embrouillé
les pièges
une conclusion imposée
si nous ne trouvons pas
notre tête
sur la terre
nous pensons avec
les pieds

1986

A CORPS PERDU

Notre pied droit
ne trouve pas
notre pied gauche
notre main gauche
ne trouve pas
notre main droite
le pied droit s'en va
à la recherche
du pied gauche qui ne trouve pas le pied droit
la main gauche s'en va
à la recherche
de la main droite qui ne trouve pas la main gauche

pied gauche pied droit
main droite main gauche

exploration à corps perdu
dans le vide à perte de vue

EN QUÊTE D'UN CŒUR

Flottant dans le vide
nous sommes tous
des corps sans cœur

flottant dans le vide
nous sommes des corps qui cherchent
un cœur

sans cœur
cherchant un cœur
les corps flottent dans le vide

puis enfin les corps s'enroulent aux corps
en un cœur qui ignore la gauche et la droite et ne connaît que sa chaleur
flottant dans le vide glacé

LES VÊTEMENTS MUETS

La fille couleur de lune
Silencieuse
Au bord de l'eau
Bat une pierre noire et dure
(Personne ne sait où son homme s'est envolé)

La fille fleur de roseau
Muette
Sur la berge
Bat un rayon de lune blanc et froid
(Personne ne sait où son homme s'est esquivé)

La fille froide comme la lune
La fille blanche comme la fleur de roseau
Silencieuse sur la berge bat
Des vêtements muets au bord de l'eau
(Et c'est après, toujours, que le lointain mont embrumé crie sa douleur)

1982

*(Une lavandière vue, une nuit d'automne en 1960,
dans la région des Trois Gorges du Yangzi)*

MONOPOLE ROUTIER

J'exerce mon droit avec les yeux.

Mon droit, proclamé devant elle il y a des années, sur ce chemin de bûcherons qui n'appartient qu'à moi, sur lequel jamais je ne l'ai emmenée se promener. Voir les pas silencieux de mon regard fouler les feuilles mortes en forme de mains, en forme de cœurs, tombées d'arbres qui semblent des érables mais sont des chênes, et de buissons de toutes sortes, déposées sur des pierres irrégulières, et à chaque degré monté mes lunettes de presbyte s'élever d'autant.

Dressé sur les orteils, je crains que l'exercice de mon droit ne m'entraîne au-delà des fils électriques, jusqu'aux nuages.

1985

LA TERRASSE

I

Il y a longtemps que je l'ai dit, chère créature,
le premier quartier ou le dernier, peu me chaut
et toi tu veux retourner la lune.

Il y a longtemps que je t'ai avertie, chère créature,
ces ciseaux sont vraiment très pointus
et toi tu veux couper menu les rayons de la lune.
Tu devrais mieux le savoir, chère créature,
le vent du soir peut soudain tourner
et tout balayer du balcon, même les rêves.

II

La lune est déjà descendue à l'ouest, chère créature,
ne va pas déplacer
les *bonsai* prends garde
ton ombre ténue
peut être balayée du balcon par un brusque coup de vent du soir.

1988

JE TOUSSE

En guise de préface*

Assis
dans un coin
d'une salle
de la bibliothèque
je me retiens
mais quand quelqu'un
fait tomber un livre
d'histoire je crois
par terre

je tousse
enfin
une petite fois.

1970, Iowa

* Au recueil *Pensé avec les pieds*.